

Roman de la rose

Oeuvre de deux auteurs, Guillaume de Lorris et Jean de Meung, le roman comporte deux parties distinctes. Il est à la fois la dernière étape de la littérature courtoise (roman symbolique, allégorique) et sa transformation en littérature bourgeoise (roman didactique ou plutôt poésie didactique). Par là il résume l'évolution du 13^e siècle en ce qui concerne l'un des thèmes essentiels, celui de l'amour. La charnière de l'esprit courtois et de l'esprit bourgeois est le goût de l'allégorie – c'est le point commun des deux tendances culturelles. C'est aussi le trait commun de la pensée médiévale qui remonte à l'oeuvre de Raban Maur (Rhabanus Maurus; *De rerum naturis*; 9^e siècle) et qui se trouve corroboré, dès la fin du 12^e siècle, par l'influence de l'instruction, notamment de l'université. Certains sujets, réservés jusque-là à la langue savante – le latin, seront désormais traités aussi en français: d'où l'apparition d'une vaste production à tendance moralisatrice et à prétention scientifique, rédigée par des clercs. En effet, la connaissance reste tout naturellement attachée à la morale: la nature, mais aussi l'« histoire » (les événements) ne sont que la révélation tangible, matérialisée de la volonté divine, de la Providence qui châtie ou bien récompense l'homme. Ainsi, la poésie didactique est à la fois analogique et moralisatrice.

Guillaume de Lorris (1200? Orléans?–1230?)

Guillaume de Lorris compose à vingt – cinq ans, vers 1230, un poème de 4.000 octosyllabes qu'il laisse inachevé, le travail ayant été probablement interrompu par la mort prématurée du poète. C'est la partie courtoise du *Roman de la Rose*, dédiée à la Dame du poète: l'aventure d'Amant se situe dans un « ailleurs » symbolique, où les personnages sont des incarnations allégoriques. On trouve, ici, certains traits typiques: allégorie, topique (paratopie) de l'« ailleurs », narrativisation du lyrique par la transformation des sentiments en récit (voyage, conquête, aventure: cf. la Carte de Tendre des salons précieux baroques). Plongé dans un songe, le poète effectue un voyage: c'est le printemps, le jeune homme, Amant, remonte à travers de molles prairies le cours d'une claire rivière jusqu'à l'entrée d'un verger clos, le verger d'Amour, séjour de la Rose. Mais la Rose est gardée par des êtres farouches – Haine, Félonie, Vilenie, Convoitise, Avarice, Envie, Tristesse, Vieillesse, Papelardise (hypocrisie), Pauvreté, représentées (en sculptures ou peintures) sur les murs du Verger. Cependant la Dame Oiseuse introduit Amant dans le verger où il trouve le Dieu d'Amour entouré de sa cour gracieuse: Beauté, Franchise, Richesse, Courtoisie, Jeunesse. Amant est séduit par un merveilleux bouton de rose qu'il voudrait cueillir. Amour lui décoche une flèche, Amant lui rend hommage. Commencent les épreuves (cf. le vasselage d'amour). Amant est secondé par des personnages favorables (Bel-Accueil), contrarié par des personnages hostiles. Danger et Jalousie, en particulier, le rendent malheureux, tandis que Raison tente vainement de lui faire renoncer à son amour. Jalousie fait creuser un fossé large et profond, puis élever des murs autour du rosier et de Bel-Accueil. Amant se désespère. Ici s'arrête Guillaume de Lorris.

*Ci est le Rommant de la Rose,
Où l'art d'Amors est tote enclose.*

*Maintes gens dient que en songes
N'a se fables non et mençonges;
Mais l'en puet tiex songes songier
Qui ne sunt mie mençongier;
Ains sunt après bien apparant.
Si en puis bien trere à garant
Ung acteur qui ot non Macrobes,
Qui ne tint pas songes à lobes,
Ainçois escrist la vision
Qui avint au roi Cipion.
Quiconques cuide ne qui die
Que soit folor ou musardie
De croire que songes aviengne,
Qui ce voldra, pour fol m'en tiengne.
Car endroit moi ai-je fiance
Que songe soit senefiance
Des biens as gens et des anuiz,
Car li plusors songent de nuitz
Maintes choses couvèrement
Que l'en voit puis apertement.
Ou vintiesme an de mon aage
Où point qu'Amors prend le paage
Des jones gens, couchiez estoie
Une nuit, si cum je souloie,
Et me dormoie moult forment,
Si vi ung songe en mon dormant,
Qui moult fut biax, et moult me plot.
Mès onques riens où songe n'ot
Qui avenu trestout ne soit,
Si cum li songes recontoit.
Or veil cel songe rimaier,
Por vos cuers plus fere esgaier,
Qu'Amors le me prie et commande;
Et se nus ne nule demande
Comment ge voil que cilz Rommanz
Soit apelez, que ge commanz:
Ce est li Rommanz de la Rose,
Où l'art d'Amors est tote enclose.*

Voici le Roman de la Rose,
Où l'art d'Amour est toute enclose.

Maintes gens disent que les songes
Ne sont que fables et mensonges;
Mais on peut tel songe songer,
Qui ne soit certes mensonger
Et par la suite vrai se treuve.
Moult évidente en est la preuve
Dans la fameuse vision
Advenue au roi Scipion,
Dont Macrobe écrivit l'histoire :
Car aux songes il daignait croire.
Bien plus, si quelqu'un pense ou dit
Que soit sottise ou fol esprit
De croire qu'ils se réalisent,
Eh bien, que ceux-là fol me disent.
Car je crois, moi, sincèrement,
Qu'un songe est l'avertissement
Des biens et maux qui nous attendent;
Et maints avoir songé prétendent
La nuit choses confusément,
Qu'on voit ensuite clairement.
J'avais vingt ans; c'est à cet âge
Qu'Amour prend son droit de péage
Sur les jeunes coeurs. Sur mon lit
Étendu j'étais une nuit,
Et dormais d'un sommeil paisible.
Lors je vis un songe indicible,
En mon sommeil, qui moult me plut.
Mais nulle chose n'apparut
Qui ne m'advint tout dans la suite,
Comme en ce songe fut prédite.
Or veux ce songe rimailier
Pour vos coeurs plus faire égayer;
Amour m'en prie et me commande;
Et si nul ou nulle demande
Sous quel nom je veux annoncer
Ce Roman qui va commencer:
La matière de ce Roman
Est bonne et neuve assurément.

*La matire en est bone et noeve:
Or doit Diez qu'en gré le reçoeve
Cele por qui ge l'ai empris.
C'est cele qui tant a de pris,
Et tant est digne d'estre amée,
Qu'el doit estre Rose clamée.*

Mon Dieu! que d'un bon oeil le voie
Et que le reçoive avec joie
Celle pour qui je l'entrepris.
C'est celle qui tant a de prix
Et tant est digne d'être aimée,
Qu'elle doit Rose être nommée.

Il est bien de cela cinq ans;
C'était en mai, amoureux temps
Où tout sur la terre s'égaie;
Car on ne voit buisson ni haie
Qui ne se veuille en mai fleurir
Et de jeune feuille couvrir.
Les bois secs tant que l'hiver dure
En mai recouvrent leur verdure;
Lors oubliant la pauvreté
Où elle a tout l'hiver été,
La terre s'éveille arrosée
Par la bienfaisante rosée.
La vaniteuse, il faut la voir,
Elle veut robe neuve avoir;
De mille nuances, pour plaire,
Robe superbe sait se faire,
Avec l'herbe verte, des fleurs
Mariant les belles couleurs.
C'est cette robe que la terre,
À mon avis, toujours préfère.
Les oiselets silencieux
Par le temps sombre et pluvieux,
Et tant que sévit la froidure
Sont en mai, quant rit la nature,
Si gais, qu'ils montrent en chantant
Que leur coeur a d'ivresse tant
Qu'il leur convient chanter par force,
Le rossignol alors s'efforce

De faire noise et de chanter,
Lors de jouer, de caqueter
Le perroquet et la calandre;
Lors des jouvenceaux le coeur tendre
S'égaie et devient amoureux
Pour le temps bel et doucereux.
Quand il entend sous la ramée
La tendre et gazouillante armée
Qui n'aime, il a le coeur trop dur!
En ce temps enivrant et pur
Qui l'amour fait partout éclore,
Une nuit, m'en souvient encore,
Je songeai qu'il était matin;
De mon lit je sautai soudain,
Je me chaussai, puis d'une eau pure
Lavai mes mains et ma figure;
Dans son étui mignon et gent
Je pris une aiguille d'argent
Que je garnis de fine laine,
Puis je partis emmi la plaine
Écouter les douces chansons
Des oiselets dans les buissons
Qui fêtaient la saison nouvelle.
Cousant mes manches à vidèle,
Seul j'allai prendre mes ébats,
Témoin de leurs joyeux débats,
De leur grâce et leur allégresse,
Par ces vergers en grand' liesse.
Tout près un grand ruisseau coulait
Dont le murmure m'appelait;
J'y courus. Jamais paysage
Ne vis plus beau que ce rivage.
D'un tertre vert et rocailleux
Descend, en bonds tumultueux,
L'onde aussi froide, claire et saine
Comme puits ou comme fontaine.
La Seine est un fleuve plus grand,

Mais moins belle au large s'épand.
 Je n'avais oncques cette eau vue
 Qui si bien court et s'évertue.
 Dans un charme délicieux
 Plongé, je promenais mes yeux
 Partout ce riant paysage;
 De l'onde claire mon visage
 Je rafraîchis lors et lavai,
 Et je vis couvert et pavé
 Son lit de pierres et gravelle.
 La prairie était grande et belle
 Et jusqu'au pied de l'eau battait
 Or comme claire et douce était
 Et sereine la matinée,
 Parmi la plaine diaprée,
 Sans but, je suivis le courant,
 Tout le rivage côtoyant.
 Quand je fus à quelque distance,
 J'aperçus un verger immense
 Tout clos d'un haut mur crénelé,
 Par dehors peint et ciselé
 De maintes riches écritures.
 Les images et les peintures
 Je pus à mon aise admirer;
 Or, je vais peindre et vous narrer
 De ces images la semblance
 Telle qu'en ai la souvenance.

Jean de Meung (1240 – vers 1305)

La rédaction du *Roman de la Rose* est reprise vers 1275 par Jean Chopinel (Clopinel), alias Jean de Meung, qui compose autres 18.000 vers, sans pour autant achever le poème. Jean de Meung ajoute très peu d'épisodes, il lui importe avant tout d'exposer sa vision du monde et ses réflexions, p. ex. sur l'origine de l'État, sur l'inégalité des biens, sur la vraie nature de la noblesse, sur le rapport entre la nature et l'art, etc. Nous assistons à la transformation de l'allégorie et à son insertion dans une perspective « bourgeoise »: la vraie aventure est celle de la connais-

sance, d'où le didactisme accentué de l'allégorie. Il s'agit en fait d'une sorte d'encyclopédie, résumant en grande partie l'idéologie bourgeoise de l'époque, accordant une place importante à la raison, à la nature comme principe primordial déterminant les rapports humains (égalité sociale naturelle, inégalité ne se méritant que par l'action ou par l'instruction). On parle du « naturalisme médiéval ». En même temps, une interprétation scolastique (en thèse, antithèse, synthèse) de l'action et du récit se dessine: a) Amant refuse de se faire conduire par Raison; b) Amant s'adresse à Faux-Semblant pour conquérir la Rose (=la Joie); c) Amant se laisse persuader par Nature, ce n'est qu'avec son aide qu'il accède à la Joie. Notons que Jean de Meung est fortement misogyne. D'où la polémique, plus tard, de la poétesse Christine de Pisan qui dans son *Dit de la Rose* (1402) défendra la position de la femme. Le texte qui suit est la traduction en français moderne.

C'est NATURE qui parle :
« Les princes ne méritent pas
Qu'un astre annonce leur trépas
Plutôt que la mort d'un autre homme :
Forts ou faibles, gros ou menus,
Tous égaux sans exception
Par leur humaine condition.
Fortune donne le restant,
Qui ne saurait durer qu'un temps,
Et ses biens à son plaisir donne,
Sans faire exception de personne,
Et tout reprend et reprendra
Sitôt que bon lui semblera.
Si quelqu'un, me contredisant,
Et de sa race se targuant,
Vient dire que le gentilhomme
(Puisqu'ainsi le peuple les nomme)
Est de meilleure condition
Par son sang et son extraction
Que ceux qui la terre cultivent
Et du labeur de leurs mains vivent,
Je répons que nul n'est racé
S'il n'est aux vertus exercé,
Nul vilain, sauf par ses défauts
Qui le font arrogant et sot.
Noblesse, c'est cœur bien placé,

Leur corps ne vaut pas une pomme
De plus qu'un corps de charretier,
Qu'un corps de clerc ou d'écuyer.
Je les fais pareillement nus,
Les vilénies de tous vilains
Et les hauts faits des héros morts,
De courtoisie un vrai trésor.
Bref il peut voir, écrit en livre,
Tout ce que l'on doit faire ou suivre ;
Aussi tout clerc, disciple ou maître,
Est noble, ou bien le devrait être ;
Le sachent ceux qui ne le sont :
C'est que le cœur trop mauvais ont,
Car ils sont plus favorisés
Que tel qui court cerfs encornés.
De même l'on doit honorer
Clerc qui aux arts veut s'exercer
Et bien pratiquer la vertu,
Comme dans son livre il l'a lu.
Et l'on faisait ainsi jadis. (...)
Quiconque vise à la noblesse
D'orgueil se garde et de paresse
S'exerce aux armes, à l'étude,
Dépouille toute turpitude.
Humble cœur ait, courtois et doux,
En toute occasion, pour tous,

Car gentillesse de lignée
 N'est que gentillesse de rien
 Si un grand cœur ne s'y adjoint.
 Il faut donc imiter au mieux
 Les faits d'armes de se aïeux
 Qui avaient conquis leur noblesse
 Par leurs hauts faits et leur prouesse ;
 Mais, quand de ce monde ils passèrent,
 Toutes leurs vertus emportèrent,
 Laissant derrière eux leur avoir :
 C'est tout ce qu'il reste à leurs hoirs ;
 Rien d'autre, hors l'avoir, n'est leur,
 Ni gentillesse ni valeur,
 À moins qu'à noblesse ils n'accèdent
 Par sens ou vertu qu'ils possèdent.
 Au clerc il est bien plus aisé
 D'être courtois, noble, avisé
 (Je vous en dirai la raison),
 Qu'aux princes et aux rois qui n'ont
 De lettres la moindre teinture ;
 Car le clerc trouve, en écriture,
 Grâce aux sciences éprouvées,
 Raisonables et démontrées,
 Tous maux dont il faut se défaire
 Et tout le bien que l'on peut faire :
 Choses du monde il voit écrites
 Comme elles sont faites et dites.
 Il lit dans les récits anciens
 Dont je ne veux faire le compte,
 Et pour nobles furent tenus.
 Mais hélas des temps sont venus,
 Où les bons, qui toute leur vie
 Etudient la philosophie,
 S'en vont en pays étranger
 Pour sens et valeur rechercher
 Et souffrent grande pauvreté,
 Comme mendiants et endettés ;

Sauf envers ses seuls ennemis,
 Quand l'accord ne peut être mis.
 Dames honore et demoiselles,
 Mais point ne se fie trop à elles,
 Car il pourrait s'en repentir :
 Combien a-t-on vu en souffrir !
 Louange, estime à pareille âme,
 Jamais ni critique ni blâme,
 Et de noblesse le renom
 Qu'elle mérite ; aux autres, non.
 Chevaliers aux armes hardis,
 Preux en faits et courtois en dits,
 Comme fut messire Gauvain,
 Qui n'avait rien d'un être vain,
 Ou le comte d'Artois Robert,
 Qui, dès qu'il eut quitté le bers,
 Pratiqua toujours dans sa vie
 Noblesse, honneur, chevalerie,
 Jamais oisif ne demeurant,
 Et devint homme avant le temps.
 Ces chevaliers preux et vaillants,
 Larges, courtois, fiers combattants,
 Qu'ils soient partout très bienvenus,
 Loués, aimés, et chers tenus.
 Maint exemple le prouverait :
 Tels naquirent de bas lignage
 Et eurent plus noble courage
 Que maints fils de roi ou de comte
 Plus que ceux qui chassent les lièvres
 Ou que ceux qui sont coutumiers
 De hanter les palais princiers. (...)
 D'autre part la honte est bien pire,
 Pour un fils de roi d'être vain,
 De méfaits et vices tout plein,
 Que pour un fils de charretier,
 De porcher ou de savetier.
 Il serait bien plus honorable

Ils sont sans souliers, sans habit,
Nul ne les aime, ou les chérit ;
Les rois les prisent moins que pomme,
Eux qui pourtant sont gentilshommes
(Dieu me garde d'avoir les fièvres !)

Pour Gauvain, héros admirable,
De descendre d'un vil peureux
Qui ne se plaît qu'au coin du feu,
Que d'être issu de Rainouard,
Si lui-même n'était qu'un couard. »